

Un conflit à quatre visages. Décryptage du « problème basque » en perspective diachronique.

José Antonio Rubio Caballero
Universidad de Extremadura

Le nationalisme¹ a été la principale force mobilisatrice de l'époque contemporaine. Il n'y a pas eu, au cours des deux derniers siècles, des phénomènes dotés de sa capacité pour conditionner, voire déterminer, les processus historiques. Tantôt exalté, tantôt déploré, le nationalisme a pénétré dans toutes les idéologies et a su occuper tous les échiquiers politiques. Quoique plongé dans un tournant de mondialisation et d'homogénéisation, le monde d'aujourd'hui connaît une situation paradoxale : l'élan des nationalismes sans états, c'est-à-dire, les mouvements sociaux et politiques qui défendent l'existence d'une nation ayant le droit de se doter d'un état propre. Il s'agit donc de nationalismes « qui s'opposent à un état préexistant dont les territoires invoqués font partie »². Malgré l'horizon de mixage et de mondialisation qui se présente actuellement, l'impact de ces courants nationalistes n'est pas du tout négligeable.

Le cas de l'état espagnol est, à cet égard, spécialement paradigmatique. A l'intérieur de certains de ses territoires, une série de mouvements nationalistes réclament la reconnaissance juridique et politique de leurs peuples en tant que nations, et qui par conséquent réclament un remaniement de la relation entretenue entre ces peuples dits « nationaux » et l'Espagne-nation (instauration d'une nouvelle et plus large autonomie, sécession...). Bref, l'Espagne - selon le diagnostic du sociologue Juan Linz - est aujourd'hui une nation pour la plupart des citoyens espagnols, mais elle n'est qu'un état pour des minorités remarquables.³

Le cas du Pays Basque illustre particulièrement cette réalité. Depuis la fin du XIX^e siècle, un secteur quantitativement important de la société basque ne s'identifie pas avec l'état espagnol et vise la construction d'une nation propre, Euskadi, dotée du droit à l'autogouvernement, voire l'instauration d'un état indépendant et souverain. Ceci a engendré un double conflit d'origine identitaire : un conflit entre la partie de la société basque gênée par l'inclusion du Pays Basque dans les structures de l'Espagne unitaire, et l'état espagnol. Et aussi un second heurt : celui qui oppose les citoyens basques ralliés aux thèses nationalistes basques et ceux qui ne mettent pas en cause le statut actuel de leur pays et qui sont satisfaits de l'insertion du Pays Basque au sein de l'Espagne. Au risque de tomber dans le réductionnisme, il est possible d'affirmer que la société basque est un ensemble scindé, partagé, et composé, à l'égard des loyautés nationales existantes dans son sein, de deux moitiés : un secteur s'identifiant avec le projet de l'Espagne unitaire, en raison d'une double « identité concentrique » - basque et espagnole - et un autre qui ne s'identifie pas avec la nationalité espagnole et qui, pour autant, joint les théories basiques du nationalisme basque. Celui-ci, à son tour, affiche une autre scission

¹ Ce travail fait partie de l'activité développée par l'auteur dans le cadre d'une allocation postdoctorale octroyée par la Junta de Extremadura, avec le soutien du Fondo Social Europeo (D.O.E. n°78, 7-7-2007). En outre, l'auteur remercie Améline Boulerie et Caroline Bontemps pour sa collaboration à la correction du récit en français.

² NÚÑEZ José Manuel, *Naciones y nacionalismos en Europa en el siglo XX*, Barcelona, Síntesis, 1998, P.12.

³ Linz, Juan, « Early state-building and late Peripheral Nationalism against the State: The case of Spain », in EISENTADT S., ROKKAN, S. (eds.), *Building States and Nation*. Londres, Sage, 1973, pp. 32-112.

interne : le clivage existant entre les nationalistes modérés - démocrates et conservateurs dans le domaine idéologique, plus nombreux - et les radicaux, cantonnés à gauche dans le domaine idéologique, et proneurs d'une stratégie indépendantiste.

Les pages suivantes abordent un décryptage de la nature du premier conflit cité, c'est-à-dire, celui qui oppose le nationalisme basque face à l'état espagnol. Et pour entamer une telle démarche, une réflexion préalable sur le concept même de conflit s'annonce incontournable.

Dans son sens générique, l'idée de conflit doit être perçue comme le choc de deux ou de plus de deux situations hypothétiques qui s'excluent entre elles, autrement dit, des situations qui ne peuvent pas se présenter de façon simultanée. Ainsi, l'idée de conflit nous renvoie à des antagonismes, dont la résolution est problématique. Mais il est clair que l'idée de conflit peut exister sous plusieurs formes différentes : du conflit vécu par un seul sujet visant deux buts incompatibles (conflit intra-subjectif) jusqu'au conflit éprouvé par plus d'un sujet ou plus d'un collectif (conflit inter-subjectif). Ce genre de conflit peut dériver, à son tour, d'origines assez variées. Concrètement, c'est le modèle de conflit généré par des « ressources symboliques » qui correspond aux questions nationales et nationalistes. Il y aura donc un conflit intersubjectif d'origine symbolique là où une collectivité humaine entend qu'une menace extérieure hante ses valeurs, droits ou mondes de repérage - politiques, religieux - décisifs pour elle. Et plus généralement, là où un collectif perçoit qu'un aspect quelconque de son identité est harcelé ou attaqué.⁴

Ainsi, avant de décrire les scissions internes du mouvement nationaliste basque, avant de donner une définition plus spécifique de la nature de ce conflit, il est possible de constater que « la problématique réalité du pays basque naît de l'existence d'une querelle posée par une partie de la collectivité basque qui n'accepte pas la définition offerte par l'état »⁵.

Une telle situation appelle encore une autre observation. La collision d'intérêts décrite se cristallise en la formation d'un mouvement nationaliste au Pays Basque rassemblant les secteurs sociaux qui divergent de l'idée de l'Espagne unitaire. Loin d'être homogène et stable dans le cours du temps, ce conflit a affiché de nombreux et variables images, manifestations et visages. Il s'agit donc d'un mouvement politique de plus d'un siècle de vie qui a conservé toute une série d'attributs inébranlables, qui engage toujours un bras de fer contre l'Espagne, mais il s'agit d'un mouvement qui, en même temps, tout en s'accommodant aux grandes tendances historiques générales du XX^e siècle, tout en reflétant aussi ces tendances, a éprouvé des métamorphoses, des transformations, et a connu des processus de scissions et de ramifications. Le conflit qui parcourt l'histoire récente des relations du Pays Basque et l'Etat espagnol manifeste donc une accommodation aux circonstances sur la base de variations qui ne sont pas contradictoires avec la présence d'un invariant : la production d'un discours de la différence offrant la particularité, pour sa part, d'être transversal à toutes les conjonctures.

⁴ BILBAO, Galo; ETXEBERRIA, Xavier; SÁEZ, Izaskun; VITORIA, Javier, *Conflictos, violencia y diálogo. El caso vasco*, Bilbao, Universidad de Deusto, 2004, p. 16.

⁵ MATA José Manuel, *El nacionalismo vasco radical. Discurso, organización y expresiones*, Bilbao, UPV, 1993, p. 44.

Les pages qui suivent n'ont pas pour but d'étudier exhaustivement un mouvement aussi connu que le basque. Bien au contraire, il s'agit de mettre en rapport, avec une intention comparative, les quatre grandes expressions de ce qui est, à la base, un seul problème de fond. Les quatre grands visages du conflit basque. Il semble que le matériel le plus indiqué pour entamer cette tâche soit le discours politique. L'idéal politique rationalise et met en ordre les conceptions de la réalité, et propose des modèles alternatifs à une situation donnée. La comparaison entre ces discours, c'est-à-dire, la confrontation des différentes représentations du conflit basque, mettra en relief les connexions entre ces mouvements politiques, proches mais différents, et cela servira aussi à exposer les métamorphoses qu'ils ont expérimentées.

1. Les quatre visages d'un conflit



Ce schéma montre les quatre instants, les quatre photographies de ce qu'on appelle le « conflit basque » : la collision de perceptions de la réalité entre une partie remarquable de la société basque (y compris des secteurs de la société navarraise et basque-française) et l'état espagnol moderne, en raison de visions identitaires antagonistes et par conséquent en raison d'aspirations politiques opposées. Une querelle enracinée au XIX^e siècle et en quelque sorte pétrifiée jusqu'à présent. Chaque secteur politique représenté dans le schéma incarne un système idéologique, une riposte singulière et différente du reste. Chacun de ces acteurs affiche, en effet, une manière propre et spécifique de rationaliser et canaliser le conflit vis à vis de l'état. On a donc un seul conflit en arrière-plan mais quatre interprétations ou ripostes politiques.

La première remarque à poser est d'ordre chronologique. Comme l'indique le sens des flèches dessinées, l'extrême droit du croquis représenterait le moment présent, et l'extrême gauche correspond au moment du début du conflit, le XIX^e siècle. Les flèches signalent alors le moment présent. De ce fait, l'élément le plus à gauche est l'élément le plus lointain dans le temps, l'ordre chronologique se fait donc de gauche à droite. De tout cela il s'avère que :

a) Le carlisme est une idéologie dont l'essor se produit dès 1830, dont le sommet de popularité et d'adhésion sociale s'étend jusqu'à la décennie de 1880. Mais, au cours du XX^e siècle, ce mouvement s'est fortement dilué, jusqu'à aujourd'hui où il se trouve dépourvu de toute force mobilisatrice.

b) Le premier nationalisme basque doit être placé dans la césure qui sépare les XIX^e et XX^e siècles. Il est représenté sous le nom d'« Arana », nom du

fondateur du Parti Nationaliste Basque (PNV). Ce nom symbolise donc un second épisode du conflit qui nous occupe. Bien que l'idéologie du premier PNV partage plusieurs traits avec son prédécesseur (le carlisme), il y a des raisons suffisantes pour comprendre que ces deux courants idéologiques doivent être présentés séparément.

c) Au cours du XX^e siècle, et jusqu'à aujourd'hui, la ligne du conflit bifurque : le PNV et l'E.T.A. cohabitent au sein de la « communauté nationaliste ». Malgré les coïncidences sur des aspects idéologiques essentiels, ni leurs représentations du conflit ni leurs stratégies ne sont pareilles. Ainsi, PNV et l'E.T.A. envisagent deux voies distinctes pour parvenir à une solution de la querelle. Ces deux voies ou branches du nationalisme basque sont tout à fait héritières du premier nationalisme (Arana), bien que ni PNV ni l'E.T.A. ne reproduisent fidèlement les idées du fondateur du mouvement. Ceci posé, le schéma éclaircit aussi une nuance incontournable, à savoir, la ligne qui relie le point « Arana » et le point « PNV » est complètement droite, car il s'agit du même parti politique. En revanche, le point de « E.T.A. » provenant du point « Arana » décrit un angle bien prononcé, ce qui illustre la nature de cette organisation : quoique nationaliste, elle est le résultat d'une scission du PNV et pour autant, elle s'écarte de la direction suivie par le grand parti nationaliste. Une base commune donc mais de remarquables distances stratégiques définissent le rapport entre E.T.A. et PNV .

Chacun des éléments représentés est différent du reste, mais le fondement de son existence est partagé. Tous les éléments sont le fruit du conflit entre un secteur remarquable de la société basque et l'état espagnol. Autrement dit, ces organisations peuvent être perçues comme les fruits des « déficits de légitimité que l'état espagnol a aux yeux de secteurs importants de la société basque ». ⁶ La simple narration érudite de faits et de processus n'apporte pas toujours une lumière sur certaines questions houleuses comme celle qui nous occupe. Par contre, c'est le décryptage conceptuel, le regard froid, qui s'impose si l'on veut se repérer dans la jungle des mots réitérés et dans le bazar des idées reçues. Quels chemins a parcouru le conflit basque depuis le XIX^e siècle ? Quels sont les permanences, les métamorphoses vécues au sein du nationalisme basque, depuis les prémices jusqu'aux manifestations les plus actuelles ?

2. L'embryon

Le conflit entre le nationalisme basque et l'état espagnol a un antécédent immédiat. Il s'agit de l'antagonisme entre le carlisme et le libéralisme, développé tout au long du XIX^e siècle, dont les enjeux ne peuvent pas être complètement insérés dans l'ère de la modernité, là où le « principe des nationalités » a joué un rôle majeur.

Le carlisme fut un mouvement politique né en Espagne dès 1833, comme conséquence directe de la lutte dynastique entre l'infant Carlos et sa nièce Isabel, reine d'Espagne. Après la mort sans successeur masculin de Fernando VII, l'Espagne assiste à l'essor du libéralisme et à l'écroulement de l'ancien régime. Face à cette évolution, le carlisme, tout en soutenant le prétendant Carlos, s'érige en digue face aux nouveautés prônées par les libéraux. Le carlisme peut donc être perçu comme un mouvement légitimiste, mais spécialement comme une réaction traditionaliste visant la conservation de l'absolutisme.

⁶ RECALDE Ramón, « Legalidad, legitimidad, lealtad », in *Cuadernos de Alzate*, n.º 1, 1984, p. 52.

L'histoire du carlisme est rattachée aux trois guerres civiles qui ensanglantèrent l'Espagne au cours du XIX^e siècle : entre 1833 et 1840, entre 1846 et 1849 et entre 1872 et 1876. Le carlisme connaîtra un enracinement populaire particulièrement fort au Pays Basque et en Navarre : des couches de population assez vastes montrent leur farouche hostilité envers le libéralisme, précisément là où le nationalisme basque poussera, vers la fin du XIX^e. Mais, quel est la signification du carlisme dans la série de conflits qui s'ouvriront entre le postérieur nationalisme basque et l'état espagnol ? Quel est le lien existant entre la cause des carlistes et celle des nationalistes du XX^e siècle ?

Le premier nationalisme s'emparera consciemment de plusieurs fondements idéologiques du carlisme : l'intégrisme catholique, l'opposition au libéralisme, au parlementarisme et en général à l'héritage constitutionnel de 1812. Mais sans doute le lien le plus révélateur réside dans l'opposition affichée par les carlistes, puis par les nationalistes basques, au projet national de l'Espagne.

Tout en faisant appel au concept jacobin d'égalité, les libéraux pensent que l'abolition de l'absolutisme ne peut s'accomplir qu'avec l'homogénéisation juridique et politique des territoires de l'état. Dès lors, les carlistes ajouteront à leurs principes réactionnaires un ferme rejet de l'unification étatique, en préconisant une structure décentralisée. La cause carliste triomphera spécialement là où l'abolition de l'Ancien Régime est vécue comme une débâcle. Le Pays Basque et la Navarre ont profité d'un système juridique particulier de privilèges voué à la disparition en raison de la révolution libérale (les *fueros*). Par conséquent, le fort enracinement du mouvement dans ces territoires n'est donc pas fruit du hasard. Le carlisme assumait ainsi le *fuerosisme*, c'est-à-dire, la revendication des *fueros* ou vieilles lois basques et navarraises ravagées par la houle centralisatrice.

Les carlistes étaient-ils donc des nationalistes basques ? Non : ils furent plutôt les prédécesseurs des nationalistes. Le carlisme ne fait jamais allusion à Euskadi - mot d'ailleurs inventé par Sabino Arana. Le Pays Basque est perçu chez les carlistes comme une région singulière, une communauté certes particulière, distincte à l'égard des traditions et des lois, du reste des territoires qui composent la monarchie espagnole. C'est la raison pour laquelle les carlistes plaident pour la survivance d'une Espagne unitaire, mais diverse et plurielle, dont la persistance est intimement liée à la conservation de l'ancien régime. Le heurt entre libéralisme et carlisme ne crée pas un conflit de type nationaliste, mais le premier nationaliste boira des sources idéologiques carlistes. Il est impossible de comprendre ce processus sans apercevoir « la collision entre deux mondes, l'un marqué par la solidarité communale et le respect vis-à-vis de l'ordre hiérarchique établi, (...) et le nouveau monde, défini par l'individualisme, le laïcisme et le concept bourgeois de la propriété »⁷. Si l'état libéral tendait à la démocratisation de la vie politique, le carlisme se penchait vers l'absolutisme; si le premier défendait le pluralisme idéologique, le second soutenait l'unité collective de pensée ; si le premier se fondait sur le rationalisme, le second exhibait sa nostalgie de la théocratie ; si le premier était associé aux valeurs citadines, le second regardait vers les valeurs rurales. En dernier lieu, si l'implantation du libéralisme imposait une sorte de centralisation administrative et juridique, le carlisme se dévoua pour défendre la pérennité des différences législatives territoriales propres à l'univers absolutiste.

⁷ RUBIO Coro, « ¿Qué fue del oasis foral? », in *Ayer*, 2000, n.º 38, p. 67.

3. Le visage réactionnaire

À l'instar de plusieurs phénomènes politiques et sociaux de son époque, le premier nationalisme basque est une réaction face à l'avalanche de la modernité. Ni l'idéologie du PNV actuel ni l'allure socialiste du discours de l'E.T.A. ne sont une copie de ce nationalisme basque originaire. Il s'agissait d'un mouvement réactionnaire, ultraconservateur, voire raciste, marqué par la pensée de son fondateur, Sabino Arana (Bilbao, 1865-1903). Ce sera lui qui créera le PNV en 1895 avec une idéologie fondée sur un refrain nostalgique et binaire : la nostalgie d'un âge d'or perdu (où le Pays Basque se voulait libre et indépendant) et le rejet envers la décadence morale d'un présent impur et déboussolé, marqué par l'étiollement des bonnes et vieilles valeurs, la corruption de la race et l'encadrement politique du Pays Basque au sein de l'état espagnol. La poussée du nationalisme basque reste un témoin de nostalgie à l'égard du passé et de réaction face au présent, un phénomène de résistance typique des étapes de crises. Le démarrage de ce qu'on appelle « le conflit basque » part d'une révision mythique et irrationnelle du passé, d'un rejet farouche de l'évolution historique et d'une poignée de haines instaurées peu ou prou artificiellement, dont les manifestations actuelles restent particulièrement sanglantes : l'E.T.A...

Un bouquet de questions se présente alors. Dans quelle mesure le premier nationalisme basque peut-il être considéré comme l'héritage du carlisme ? Et quels traits de ce nationalisme basque obligent les historiens à le placer à l'écart du carlisme ? Il tombe sous le sens d'emblée que la faiblesse de la construction nationale espagnole, la sensation de manque de plénitude politique après l'abrogation des *Fueros* en 1876, les défaites d'un carlisme de plus en plus apprivoisé et la vitesse du processus de modernisation socio-économique ont constitué un amalgame de circonstances qui favorisèrent la poussée d'un mouvement comme le nationalisme.

Quatre raisons déterminent l'éclosion nationaliste basque. Dans le domaine politique, l'implantation d'un état à forte tendance uniformisatrice, qui parvient à faire disparaître les *fueros* qui ordonnaient séculairement la société basque. Même si ces lois n'étaient pas l'expression d'une souveraineté basque, elles étaient certes un solide référent pour susciter une cause nationaliste », selon le souligne Elorza⁸. Le libéralisme s'emploie à souder des territoires et des gens, et dans les communautés dotées d'identités fortement marquées le centralisme fut vécu comme un joug étouffant. Il y a aussi un côté économique, car les démarches visant la modernisation productive d'ordre capitaliste entraînèrent l'effondrement d'une économie rurale qui s'avérait désuète. En outre, le débarquement à Euskadi d'abondantes masses de population venue d'ailleurs, l'altération ethnique de la société qui s'en découle, l'écroulement du système de valeurs traditionnelles, et l'essor de la culture et de la langue castillane et le délaissement résultant de l'identité basque provoquent un sentiment de peur, de revanche au sein de certains secteurs sociaux autochtones. A la fin du XIX^e siècle, la cause carliste étant en déroute, et l'ancien régime étant trop loin pour être restauré, les couches sociales conservatrices des régions où le carlisme avait profité de hauts taux de popularité embrasseront la nouvelle pensée nationaliste. Car les concomitances entre l'idéologie d'Arana et le Carlisme sont évidentes: rejet de l'industrialisme, le libéralisme, etc. Mais la nouveauté réside dans le sujet collectif auquel le nouveau discours fait appel. Lorsque les carlistes aspiraient à restaurer une Espagne traditionnelle, catholique et absolutiste, les

⁸ ELORZA Antonio, « El laberinto vasco », in *La Aventura de la Historia*, n.º 4, 1999, p. 11.

nationalistes, eux, revendiquent une Euskadi dotée de ces attributs-là. Si l'Espagne est devenue un fruit du libéralisme, une cristallisation de centralisation administrative, un foyer pour le capitalisme, c'est Euskadi qui doit rester le bastion, l'oasis indépendant et isolé où les maux du siècle ne doivent pas percer. Si une croisade espagnole pour restaurer l'Ancien Régimen a échoué, l'époque semble s'accommoder fort bien en revanche d'un prosélytisme de nature nationaliste et particulariste. Un fond idéologique similaire donc pour deux mouvements politiques différents.

Tout cet amalgame d'anciennes et de nouvelles pulsions fut rationalisé dans les ouvrages de Sabino Arana. De manière similaire à la démarche entamée par les états nationaux, la tâche d'Arana est le produit d'une prise de conscience. Il s'avérait incontournable d'instruire le peuple basque, un peuple que les premiers nationalistes jugeaient déboussolé et assoupi. Il fallait d'abord définir la nation basque, inventer un passé à mi chemin entre le mythe et l'histoire, sublimer une race qui se disait distincte, et enfin décrire les contours d'un ennemi acharné et menaçant, l'Espagne. Une idée basique recoupe tous les textes sabinieniens: la peur de la modernité et la nostalgie d'un paradis perdu. Euskadi est une nation élue, unique sur la surface de la planète, dont la race est pure. Face à elle, « la race espagnole est un produit latino-gothico-arabe avec des touches phéniciennes, grecques et carthaginoises ».⁹

En deuxième lieu, Arana pense que le moment présent est marqué par la décadence et la corruption. La race basque subit un processus d'aliénation animé par l'Espagne, sans n'y opposer aucune résistance. Les basques, soumis au libéralisme espagnol, renoncent à l'indépendance, assument des coutumes étrangères et s'abaissent face à leurs nouveaux maîtres. Le discours du premier nationalisme se nourrit aussi d'autres éléments chers également au carlisme: le refus du parlementarisme, le rejet du capitalisme, et la peur du tout jeune socialisme, qui commence à cette époque là à connaître de nombreux partisans dans les milieux ouvriers du pays basque. En somme, ce qui est particulièrement propre à la pensée sabinienne et, par extension, typique des discours populistes, c'est le piège dichotomique du discours, à savoir, la dialectique rigide, la dynamique d'inclusion et d'exclusion entre des concepts, et la négation de la moindre nuance. Bref, l'institution de deux grilles conceptuelles closes et imperméables.

C'est de cet agglomérat idéologique dont le premier nationalisme est composé. Le programme adopté par le PNV (fondé en 1895) l'exprime nettement: « Étant donné que sur la nationalité basque existe une menace de mort, que la race et la langue sont sur le point de disparaître, et que sa tradition et son esprit sont dénaturés, le nationalisme basque aspire à purifier la race, épurer la langue basque pour qu'elle devienne la seule langue de euskadi. Le parti nationaliste basque veut que le peuple basque continue de suivre la religion catholique, apostolique et romaine; que les bons usages et coutumes oubliés reviennent, que les pratiques perniciosas et étrangères soient combattues; et que les institutions politiques, juridiques, économiques, etc., propres au peuple basque, soient restaurées. »¹⁰

⁹ ARANA Sabino, « Somos españoles? », *Bizkaitarra*, n.º 4, 17/12/1893.

¹⁰ Cité par GARCÍA DE CORTÁZAR Fernando, *El nacionalismo vasco*, Madrid, Historia 16, 1991, p. 175.

4. Le visage libéral

Sans doute, l'héritier naturel du premier nationalisme basque est le PNV. Il s'agit aujourd'hui de la principale force politique de la communauté autonome basque, où il détient le pouvoir depuis le rétablissement de la démocratie (1980). Malgré la modération de sa stratégie quotidienne, le PNV ne renonce pas à ses buts les plus profonds : le démarrage d'un processus de négociation de l'Euskadi avec l'Espagne pour « clore le conflit » et pour parvenir à la reconnaissance d'une nation basque, dotée de souveraineté pour décider de son éventuelle sécession. Le PNV revendique « le droit historique pour récupérer une structure politique originaire basque, qui fut supprimée de façon unilatérale et violente »¹¹. Le PNV représente fidèlement le modèle de parti politique d'idéologie nationaliste, du fait que toute sa pensée tourne autour de la foi en l'existence d'un peuple ou nation, le peuple basque, doté d'une identité propre, exclusive et différente, et qui est enclavé dans les structures d'un état étranger.

Grâce à l'exercice du pouvoir autonome basque dès 1980, PNV a concentré ses efforts sur les politiques de construction nationale, tout en s'employant à diffuser et à renforcer l'identité basque parmi la population (politiques culturelles, éducatives, médiatiques, sportives...). En outre, le PNV a engagé un bras de fer contre l'état espagnol, en quête d'un élargissement éventuel du régime d'autonomie voire d'un remaniement profond du système territorial espagnol. Le PNV est placé à mi-chemin entre le possibilisme propre d'un parti gérant les affaires publiques, et le radicalisme en raison de ses aspirations quasi-indépendantistes. Du fait de ces positions, le PNV peut bien être considéré comme un *outsider* dans le système politique espagnol : il s'agit du seul parti important que n'a pas donné sa voix affirmative à la Constitution espagnole de 1978, car il pensait que le degré d'autonomie que le texte accordait au Pays Basque ne satisfaisait pas ses revendications. En somme, le PNV reste installé sur le fragile équilibre typique des partis-charnière, qui hésitent entre une acceptation déplaisante du système et le désir de transformer ses piliers.

Une fois que le projet carliste avait été banni, et une fois que les foudres indépendantistes sabinienes furent tempérées, le PNV du XX^e siècle devient la troisième expression, la troisième manifestation de la querelle existante entre une partie substantielle de la société basque et l'état espagnol moderne. Deux facteurs expliquent cet adoucissement discursif mené chez les nationalistes. D'un côté, la nécessité d'élargir leur base électorale, car plus on s'installe dans le radicalisme, plus on se rapproche de l'état groupusculaire. D'un autre côté, la dynamique de progrès politique et social éprouvé par le Pays Basque et l'Espagne imposait un changement de discours, car un implacable rejet de la modernité aurait eu comme résultat l'absolu isolement du parti.

Tout en se balançant entre l'intime désir de rupture vis à vis de l'Espagne et l'acceptation de l'état des choses, un PNV naît dès les années 1930, une formation politique à double âme, qui hésite entre le sécessionnisme et la modération. Héritier de Sabino Arana en raison de la poursuite de nombreuses revendications propres du nationalisme, mais conscient des besoins de réalisme politique, le PNV a ajourné, pour le moment, la quête résolue de l'indépendance. Cette ambiguïté est devenue une constante chez le PNV. Carlos Garaikoetxea, président du parti à l'époque de la

¹¹ Partido Nacionalista Vasco, *Documento de conclusiones políticas ratificadas tras la Asamblea Nacional de EAJ-PNV*, 1977, Pamplona.

Transition, exprimait la position de son parti vis-à-vis de la Constitution espagnole. En admettant que « la Constitution respecte les droits individuels » mais non pas « les droits nationaux », le chef nationaliste déclarait que la Constitution « est acceptable depuis une perspective générale », mais qu'elle « ne parvient pas à reconnaître la seule structure territoriale que le PNV peut admettre : celle qui reconnaît tous les droits originaires basques ». Et que, par conséquent, « les basques ne peuvent pas interrompre la querelle historique » contre l'Etat.¹²

5. Le visage révolutionnaire

La quatrième et dernière manifestation du conflit qui nous occupe est l'E.T.A. (*Euskadi Ta Askatasuna*, « Euskadi et Liberté »). Tel que le reflète le schéma présenté dans l'introduction de cet article, l'E.T.A. est la branche du nationalisme basque qui naît d'un schisme au sein du PNV dès la fin des années 1950. La politique d'étouffement de l'identité basque maniée par le franquisme, et la situation de délaissement et de prostration subie par le PNV depuis la fin de la guerre civile (1936-1939), inspire parmi certains secteurs jeunes du nationalisme le désir de relancer la lutte contre la dictature. Mais pour que cela se fasse, ces secteurs pensèrent qu'il fallait s'écarter des attitudes du PNV, accusé de ne pas s'en prendre assez vigoureusement au mode de fonctionnement de l'état franquiste et aux rapports pervers qui en découlaient entre l'Espagne et le Pays Basque. Les nouveaux militants font le pari de faire sortir de leur torpeur les milieux du nationalisme traditionnel, car ces derniers leurs paraissent résignés à leur sort et dès lors disposés à subir la situation de domination qui leur est faite. En 1959, sept jeunes fondent l'E.T.A. Très tôt les trois lignes idéologiques du groupe se délimitent : nationalisme radical récupérant le vocabulaire le plus dur de Sabino Arana ; socialisme et éloignement du traditionnel conservatisme du nationalisme basque ; et lutte contre l'Espagne par le biais de l'action directe, c'est-à-dire, terrorisme contre l'état. C'est pourquoi l'E.T.A. doit être vue comme une nouvelle manifestation du conflit basque, dans la mesure où sa pensée et sa stratégie s'écartent substantiellement des autres branches nationalistes.

À la différence des positions défendues par le PNV, l'E.T.A. rejetait diamétralement toute attitude de pacte envers l'ennemi. Si le PNV visait un travail progressif de construction nationale grâce à la création d'une autonomie basque une fois que la démocratie espagnole serait rétablie, la nouvelle famille nationaliste ne cache pas son jusqu'au-boutisme. « Tout ou rien », pourrait être le principe etarra : « Les guerriers basques de la guerre civile sont morts dans leur lutte pour la liberté d'Euskadi. Ils ne se sont pas battus, bien sûr, pour une autonomie plus ou moins large, pour un article X ou un paragraphe Z, pour une constitution étrangère et tyrannique, comme celle de l'Espagne. Ils n'ont pas lutté pour une fédération ou confédération ibérique. »¹³

La voie de l'accord avec l'Espagne n'a pas une place dans les calculs de l'E.T.A. Elle considère qu'Euskadi n'est qu'une nation opprimée, « une colonie de l'Espagne et de la France »¹⁴ L'E.T.A. distord le langage et elle explique la situation

¹² Extrait du discours de Carlos Garaikoetxea lors de l'assemblée générale du PNV tenue le 29 octobre de 1978. GARAIKOETXEA Carlos, *La transición inacabada. Memorias políticas*, Barcelona, Planeta, 2002, p. 70.

¹³ E.T.A., « La insurrección en Euskadi », *Cuadernos de ETA*, Goitziri, 1962, p. 2.

¹⁴ « ¿Quién es el culpable de la violencia? », *Zutik-3ª serie*, 1962, n.º 8, p. 5.

basque tout en appliquant les critères du troisième monde. Ainsi, le Pays Basque subirait un assujettissement similaire à celui des pays africains où la spoliation, l'acculturation et l'esclavage sont monnaie courante. Dès lors, la seule issue digne pour Euskadi est l'indépendance. Et du fait que les états oppresseurs se refusent à reconnaître une éventuelle sécession, la violence est absolument légitime : « nous n'avons pas choisi cette politique de défense de la violence du tyran occupant par le biais de la violence, c'est le tyran qui nous l'a imposée ». De là l'idée de la justice guerrière: « la mise en valeur de toutes les armes, les astuces et les procédures utilisées par l'agresseur sont une nécessité (...) rejeter cette stratégie en raison de considérations humaines ou morales est stupide et absurde. »¹⁵.

En poursuivant son but de démoraliser son ennemi, l'E.T.A. entame sa lutte contre l'état et donne témoignage de sa conception martiale de l'action politique.¹⁶ Le terrorisme tente de vaincre, mais il veut plutôt montrer qu'il ne peut pas être vaincu, tout en cherchant à « effaroucher la population, à épanouir la peur et à provoquer que les citoyens jettent l'éponge: que l'état leur donne ce qu'ils veulent et qu'ils nous laissent en paix »¹⁷

L'effondrement du franquisme, la transition à la démocratie, la restitution des libertés publiques, la décentralisation de l'état ou l'instauration d'un large régime d'autonomie politique au pays basque ne suffisent pas pour que l'E.T.A. quitte sa stratégie violente visant la sécession. Bien que l'E.T.A. se définisse comme une organisation aconfessionnelle, son discours aboutit à un illuminisme guerrier proche du fanatisme religieux. Et c'est alors l'idée moyenâgeuse de la guerre juste qui naît : « dans la guerre révolutionnaire on lutte avec le corps mais surtout avec l'âme. L'idée prévaut sur la matière (...) La mystique qui poussait le soldat-croisé à donner sa vie pour une idéologie religieuse devient séculaire, en créant une mystique de libération nationale et sociale. »¹⁸ La rédemption proposée par l'E.T.A. comporte la traversée d'un désert, d'un chemin de défis et d'écueils. Pour avertir la menaçante situation, le discours prend une tonalité quasi-prophétique : « Très tôt, une terrible catastrophe tombera sur les têtes des oppresseurs étrangers d'Euskadi. Il est vrai que cela coûtera cher au peuple basque, qu'il payera une taxe de sang, de sueur et de larmes. Mais après, la paix et la justice basques régneront. »¹⁹ En somme, le nationalisme exacerbé de Sabino Arana, qui avait été tempéré par le PNV au cours du XX^e siècle, revient à l'intégrisme chez l'E.T.A.. L'angoisse provoquée par l'invasion étrangère et le dogmatisme débouchent, à nouveau, sur les dichotomies conceptuelles : « notre vérité est absolue, exclusive, qui ne laisse pas place au doute, et qui justifie même le droit à l'élimination des ennemis virtuels ou réels »²⁰.

6. Pensées, idées, concepts

Toutes similitudes et différences qui ont été énumérées peuvent être encadrées dans la grille suivante.

¹⁵ E.T.A., « La insurrección en Euskadi », *Cuadernos de ETA*, Goitziri, 1962, p. 9.

¹⁶ Le terrorisme etarra vise notamment les agents de l'armée et la police, de l'appareil de justice, ainsi que des gens de la politique, du journalisme ou de l'entreprise. Environ un millier de personnes ont été assassinées (mis à part les blessés et mutilés).

¹⁷ UNZUETA Patxo, *El terrorismo*, Barcelona, Destino, 1997, p. 88

¹⁸ *La insurrección en Euskadi*, pamphlet distribué par l'E.T.A. parmi sa militance en 1962.

¹⁹ Zutik, 3^a serie, *La legalidad vasca*, n.º17, janvier 1964.

²⁰ Zutik-3^o serie, 1964, p. 7.

| CONCEPTS POLITIQUES | | MOUVEMENTS POLITIQUES | | | |
|---------------------|-----------------|-----------------------|-------|-----|-----|
| | | CARLISME | ARANA | ETA | PNV |
| SUJETS EN CONFLIT | Euskadi | + | + | + | + |
| | Espagne | + | - | - | × |
| BUT SOUHAITÉ | Centralisme | - | - | - | - |
| | Diversité | - | - | - | - |
| | Différence | + | - | - | + |
| | Sécession | - | + | + | × |
| IDEOLOGIE ASSOCIÉE | Socialisme | - | - | + | - |
| | Libéralisme | - | - | - | + |
| | Traditionalisme | + | + | - | - |
| AUTRES | Violence | + | × | + | - |
| | Paix | + | + | + | + |

La tâche ultime de l'histoire, comme celle des autres sciences sociales, est de mettre en évidence des régularités, des tendances voire des constantes dans les phénomènes étudiés. Si on survole les époques et les épisodes concrets, si on fait abstraction des circonstances ponctuelles, bref si on échappe au « jaillissement événementiel »²¹, il n'est guère difficile de s'apercevoir que la panoramique du conflit identitaire que l'on analysé offre un paysage parsemé de régularités. Pour dépister de manière graphique les similitudes et les différences entre les idéologies étudiées, la grille présentée affiche les noms des quatre grands mouvements impliqués dans la querelle basque. Sur le côté gauche se situent les concepts fondamentaux utilisés par ces mouvements. Les signes +, - et x signalent la valeur positive (+), négative (-) ou conditionnée (X) de chaque concept pour l'idéologie analysée. C'est ainsi qu'il est possible d'établir une comparaison entre les diverses valeurs que chaque idée possède dans les différentes pensées politiques.

Quant aux concepts affichés, il faut noter qu'ils sont regroupés en quatre blocs selon leur nature. Le premier groupe est composé des deux sujets en conflit : Euskadi (le territoire et la communauté invoqués par les quatre mouvements, quel que soit la dénomination concrète que chacun d'entre eux lui a accordée : Vascongadas, Vizcaya, Euskal Herria, Euskadi...) et Espagne (l'Etat Espagnol).

| | CARLISME | ARANA | ETA | PNV |
|---------|----------|-------|-----|-----|
| Euskadi | + | + | + | + |
| Espagne | + | - | - | × |

²¹ JULLIARD Jean, « La política », LE GOFF Jacques (Coord.), *Hacer la Historia*. Barcelona, Laia, 1979, p. 245.

Évidemment, le concept Euskadi est positif aux yeux des quatre mouvements. Mais les différences surgissent quand il s'agit de confronter l'idée d'Euskadi avec celle de l'état espagnol. Tel qu'on l'a décrit, le carlisme prône un Pays Basque intégré dans l'Espagne, mais à condition que les basques profitent des anciens *Fueros* et privilèges de l'ancien régime: quoi qu'il en soit, le concept « Espagne » est positif pour les carlistes. En revanche, le nationalisme basque originaire (« Arana ») et celui de l'E.T.A. repoussent toute intégration de Euskadi dans l'état espagnol, quelle que soit la formule choisie. Alors que pour le PNV, la perception de l'état espagnol est fort ambiguë, car elle est conditionnée par la nature de la formule d'intégration des basques au sein de l'état.

Toute cette information doit être complétée avec le point concernant ce qu'on peut considérer comme le but souhaité, c'est à dire, la formule de solution du conflit la plus désirée par chaque mouvement.

| | CARLISME | ARANA | ETA | PNV |
|-------------|----------|-------|-----|-----|
| Centralisme | - | - | - | - |
| Diversité | - | - | - | - |
| Différence | + | - | - | + |
| Secesión | - | + | + | X |

Ces quatre termes (centralisme, diversité, différence et sécession) se rapportent aux quatre formules possibles qu'un État peut appliquer pour gérer sa pluralité. Voici les principes inspirateurs de chaque solution:

a) Centralisme: l'état se veut le résultat politique et juridique de l'existence d'une seule nation. Par conséquent il applique des politiques fortement centralisatrices ayant pour but l'homogénéisation ethnique et culturelle de toute la communauté visée. Bien sûr, aucune des quatre idéologies étudiées défendent cette solution, car elle celle-ci est placée à l'opposé de leurs aspirations.

b) Sécession: il s'agit du extrême contraire à l'idée du centralisme. Il y a un cas de sécession lorsqu'un état reconnaît l'existence de plus d'une nation dans son sein, et quand une de ces nations, en faisant valoir un droit d'autodétermination qui lui a été reconnu préalablement, choisit de se séparer de l'état dont il faisait partie. Le premier nationalisme basque (« Arana ») ainsi que l'E.T.A. visent nettement la voie de la sécession. Le PNV ne renonce pas clairement à une indépendance hypothétique, mais elle ne se situe pas parmi ses priorités. Quant au carlisme, il ne propose jamais l'idée de l'indépendance.

c) Diversité : l'état reconnaît sa pluralité interne, en générant différents degrés d'autonomie administrative et politique, tout en essayant de rendre compatibles les idées de l'unité nationale et le droit des régions pour profiter d'un régime d'autonomie. L'état des autonomies espagnol issu de la Constitution de 1978 est un bon exemple d'un tel modèle. Il n'y a pas une somme de souverainetés, car il n'y a qu'une nation reconnue. Aucun des mouvements analysés ne soutient ce système. Le premier nationalisme basque et l'E.T.A. sont indépendantistes, et le carlisme et le PNV d'aujourd'hui revendiquent un modèle confédéral, inspiré par le principe de la différence.

d) Différence: l'état déclare son caractère plurinational, en reconnaissant la souveraineté des différentes unités nationales qui le composent. De ce principe

découle l'organisation confédérale d'un état. Si ce principe est reconnu, l'état admet que c'est un agglomérat de nations qui lui constitue. Ces nations cèdent volontairement une partie de leur souveraineté à une autorité centrale dont la marge de manoeuvre reste assez limitée. En plus, ces nations conservent leur droit de décider sur un éventuel détachement de l'unité commune (ce qui est connu comme droit d'autodétermination). Dans la pratique, la reconnaissance du principe de différence entraîne un double saut par rapport à l'idée de la diversité : un saut quantitatif, car elle implique un plus haut degré d'autonomie administrative et politique des unités composant l'état; mais le principe de la différence implique spécialement un saut qualitatif, du fait que la souveraineté unique est remplacée par des souverainetés juxtaposées possédant l'outil juridique précis pour une éventuelle sécession. Au XIX^e siècle, le carlisme prônait que le pays basque reste à l'intérieur d'un état espagnol fragmentaire - en accord avec la structure des états de l'ancien régime -, et par conséquent il défendait le principe de différence. Le premier nationalisme basque, puis l'E.T.A. ne visaient que la sécession, mais le nationalisme du PNV défend lui aussi le principe de la différence: il préconise la souveraineté originaire des peuples de l'état ou plus récemment, l'institution d'un « État basque librement associé à l'Espagne ».

La perception des deux sujets en conflit et l'examen des possibles stratégies de l'état pour gérer sa pluralité servent à comparer les principaux points de vue des différentes manifestations de l'affaire basque. Mais il est essentiel aussi de chercher d'autres critères révélateurs afin d'établir des parallélismes et des différences. Par exemple, les coordonnées « socialisme », « libéralisme » et « traditionalisme » s'avèrent fondamentales, car ce sont les trois grands vecteurs idéologiques de la culture politique occidentale depuis le début du XIX^e siècle.

| | CARLISME | ARANA | ETA | PNV |
|-----------------|----------|-------|-----|-----|
| Socialisme | - | - | + | - |
| Libéralisme | - | - | - | + |
| Traditionalisme | + | + | - | - |

Ainsi, il est évident que le carlisme et le premier nationalisme basque se situent sur le terrain du traditionalisme. Le PNV postérieur joue la carte du libéralisme, tandis que l'E.T.A. ajoute au nationalisme indépendantiste les postulats basiques d'un socialisme révolutionnaire - un socialisme d'ailleurs plutôt épidermique et flou, et toujours subordonné à la conquête de l'indépendance basque. En somme, l'observation des divers courants idéologiques dans lesquels chaque mouvement se situe nous permet donc d'établir de nouvelles frontières entre le carlisme, le premier nationalisme basque, le PNV actuel et l'E.T.A.

D'ailleurs, le conflit basque a souvent dépassé les bornes des querelles verbales, des combats intellectuels et des disputes parlementaires. En effet, la collision d'intérêts qu'on a décrite a aussi généré des affrontements violents. C'est pourquoi il est nécessaire d'établir un dernier critère dans la grille conceptuelle, le binôme « paix / violence ».

| | CARLISME | ARANA | ETA | PNV |
|----------|----------|-------|-----|-----|
| Violence | + | × | + | - |
| Paix | + | + | + | + |

Cette paire est aussi fondamentale afin d'établir des parallélismes et des disparités entre les quatre mouvements analysés. Il y a lieu d'affirmer d'emblée que l'idée de « paix » se présente très souvent dans tous les discours, et paraît toujours enrobée d'une considération positive. Ceci n'est rien d'extraordinaire : tous les discours politiques de l'histoire se veulent défenseurs de la paix, toutes les idéologies pensent que la paix est un état à conquérir. Le PNV soutient souvent que la paix au Pays Basque se trouve parmi ses principaux buts. Le carlisme et le nationalisme de Sabino Arana rêvaient de la restauration des anciennes valeurs d'antan, sans lesquelles la paix deviendrait un état chimérique. Même l'E.T.A. affirme qu'elle cherche l'établissement de la paix à travers l'exercice de la violence. Bref, du fait que le concept de paix est unanimement désiré par toutes les idéologies étudiées, il ne permet d'établir aucune frontière entre elles.

Dès lors, c'est le concept de la violence qui établit de véritables frontières entre les quatre mouvements. Par définition, tout état exerce bien sûr une violence implicite ou explicite, mais le label « violence » de notre grille se rapporte à l'idée de violence adressée contre l'état, contre l'état espagnol dans ce cas. Quelle est donc la considération - positive, négative ou neutre - que chacun de ces quatre mouvements a accordé à la violence explicite contre l'état comme moyen de lutte politique ?

Tandis que le PNV démocratique refuse la violence comme outil politique, le PNV d'Arana affiche une attitude confuse à cet égard. Bien que le premier PNV n'exerçait pas cette violence, il est clair que son discours contenait un sédiment violent qui, en quelque sorte, légitimait la lutte ouverte : il suffit juste de rappeler les féroces exhortations de Sabino Arana contre les lâches basques de son temps, qui acceptaient paisiblement la « domination espagnole ».

L'attitude envers la violence du Carlisme est elle moins équivoque: il la légitime ouvertement et puis il harangue ses partisans pour opposer les canons contre l'état libéral. L'E.T.A., elle aussi, est pour l'utilisation de la violence comme instrument politique, à tel point que cette violence est devenue davantage qu'une méthode : un signe identitaire groupal ou communautaire, « une attitude qui définit le collectif nationaliste, car la valeur fondamentale du nationalisme aujourd'hui se trouve dans le domaine de l'action ».²²

Dans sa globalité, la grille conceptuelle confirme qu'entre les quatre mouvements étudiés (« Carlisme », « Arana », « PNV » et « ETA ») existent de nombreuses concomitances idéologiques. Il est légitime même de remarquer, malgré les apparences extérieures et les écarts temporels, la présence d'une flagrante continuité idéologique entre tous les mouvements.

²²MATA José Manuel, *op.cit.*, p. 333.

Le carlisme ne fut pas un mouvement nationaliste, mais plusieurs aspects doctrinaux du légitimisme espagnol devinrent la source d'inspiration pour le premier nationalisme basque. C'est la raison pour laquelle plusieurs historiens l'ont considéré comme un nébuleux « protonationalisme »²³. Quoi qu'il en soit, le carlisme ne peut pas être vu comme un mouvement nationaliste. Même si le Pays Basque et la Navarre furent son véritable fief, le discours carliste n'arrive pas aux sommets du nationalisme car il ne s'adresse jamais à une « nation basque ». En quête d'une contre-révolution en Espagne, il se borna à exalter et à idéaliser les qualités politiques et morales du vieux système en décadence, et repoussa toutes les innovations apportées par les libéraux, de la centralisation jusqu'à la sécularisation des moeurs. Le nationalisme basque ne naît qu'après l'affaiblissement définitif du carlisme. Ainsi, Arana emprunte une poignée d'idées réactionnaires du presque défunt carlisme, pour leur attribuer un nouveau sens. Il appelle à une nation basque dont l'esprit reste attaché à l'ensemble de valeurs traditionnelles, une nation opposée à l'Espagne, pépinière et berceau de tous les maux qui peuvent hanter une société. Après, le PNV, quoique fondé par Sabino Arana et malgré son rôle de pourfendeur du libéralisme lors des premières décennies du XX^e siècle, éprouve une remarquable modération idéologique dès les années 1930, pour quitter le légitimisme et embrasser des positions démocrates chrétiennes. Devenu parti de masses, le PNV s'est consolidé à présent comme la principale force politique basque. Un parti qui considère toujours que le droit de la nation basque à disposer d'un état propre n'est pas toujours observé par l'Espagne. Mais, à la différence d'Arana, le PNV actuel ne pense pas que la lutte directe pour l'indépendance soit un but à atteindre à court terme. Ainsi, le jeu du double instinct - l'indépendantisme au fond et l'autonomisme à la surface - est devenu le principal label du PNV. La dernière face visible du conflit est l'E.T.A., dont la principale stratégie est la mise en oeuvre de la violence contre l'état espagnol. Visage extrême du nationalisme, l'E.T.A. partage avec les autres courants étudiés une collection de principes communs, mais il y a aussi entre elle et le reste des clivages décisifs. E.T.A. est aujourd'hui plutôt proche du nationalisme originaire en raison de la radicalité de sa pensée, surtout parce qu'elle n'accepte comme autre horizon pour l'Euskadi de l'avenir que celui de l'indépendance. Mais en même temps l'E.T.A. s'éloigne du fondateur à cause de son discours fortement cantonné à gauche. D'ailleurs, E.T.A. peut partager avec le PNV un fond commun, mais la teinture socialiste de son discours et sa stratégie violente ne sont pas approuvées par le PNV.

La stratégie comparative établie lors des paragraphes précédents permet de décrypter tous les enchevêtrements idéologiques de l'histoire du conflit basque. Il est possible ainsi d'isoler deux courants idéologiques du reste pour les comparer et étudier la valeur qu'elles accordent à toute la série de concepts-clé. Par exemple, il est facile de percevoir la magnitude du saut du protonationalisme carliste au nationalisme de Sabino Arana (les grilles en couleur grise marquent les différences entre les deux idéologies affichées):

²³ FUSI Juan Pablo, *España. La evolución de la identidad nacional*, Madrid, Temas de hoy, 2000, p. 229.

| | CARLISME | ARANA |
|-----------------|----------|-------|
| Euskadi | + | + |
| Espagne | + | - |
| Centralisme | - | - |
| Diversité | - | - |
| Différence | + | - |
| Sécession | - | + |
| Socialisme | - | - |
| Libéralisme | - | - |
| Traditionalisme | + | + |
| Violence | + | ✗ |
| Paix | + | + |

On ne manque pas d'observer non plus le détachement opéré par de nouvelles générations nationalistes qui, dès les années 1930, quittent les positions arriérées du père fondateur :

| | ARANA | PNV |
|-----------------|-------|-----|
| Euskadi | + | + |
| Espagne | - | ✗ |
| Centralisme | - | - |
| Diversité | - | - |
| Différence | - | + |
| Sécession | + | ✗ |
| Socialisme | - | - |
| Libéralisme | - | + |
| Traditionalisme | + | - |
| Violence | ✗ | - |
| Paix | + | + |

La portée du schisme consommé par les jeunes nationalistes de l'ETA n'est pas non plus négligeable. Ils réalisent une sorte de « meurtre du père » en termes politiques :

| | ETA | PNV |
|-----------------|-----|-----|
| Euskadi | + | + |
| Espagne | - | × |
| Centralisme | - | - |
| Diversité | - | - |
| Différence | - | + |
| Sécession | + | × |
| Socialisme | + | - |
| Libéralisme | - | + |
| Traditionalisme | - | - |
| Violence | + | - |
| Paix | + | + |

A tel point que la nouvelle organisation indépendantiste dépasse le discours du PNV démocratique, que sa stratégie radicale effleure celle du premier nationalisme engendré par Sabino Arana. Les discours du fondateur, on l'a vu, étaient très prémonitoires des fourvoyements postérieurs de l'E.T.A, mais en revanche, les apôtres *etarras* se situent dans le champ de la gauche politique, très loin du traditionalisme *sabinien*:

| | ARANA | ETA |
|-----------------|-------|-----|
| Euskadi | + | + |
| Espagne | - | - |
| Centralisme | - | - |
| Diversité | - | - |
| Différence | - | - |
| Sécession | + | + |
| Socialisme | - | + |
| Libéralisme | - | - |
| Traditionalisme | + | - |
| Violence | × | + |
| Paix | + | + |

Voilà, en somme, un système d'analyse qui permet d'établir des comparaisons suggestives entre mouvements politiques, et de faire en sorte que le lecteur s'aperçoive des liaisons plutôt masquées entre des courants de pensée divers. Tout en dépassant les contraintes imposées par les vieux schémas de l'histoire événementielle, on contribue à éclaircir un peu plus l'atmosphère souvent voilée et confuse du langage politique.